

Le naufrage du Waterloo : [suite]

Autor(en): **Alesson, Jean**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **22 (1884)**

Heft 26

PDF erstellt am: **16.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-188287>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

ne saurait être employée actuellement; elle est complètement abandonnée.

Le papier à lettres, encadré de guirlandes de fleurs et de feuillage, n'est guère employé que par les garçons ou filles de jardiniers pour les compliments de nouvelle année; celui qui porte une fleurette dans le coin disparaîtra sans doute avant peu.

En thèse générale, tout ce qui concerne la correspondance doit se faire avec simplicité, ce qui n'exclut pas le bon goût. Deux simples initiales placées au milieu du bord supérieur de la feuille sont suffisantes pour les personnes qui y tiennent.

Le papier fin, dont la transparence nuit à la netteté, à la lecture d'une correspondance, ne doit pas être employé. Nous en dirons autant des lignes croisées, qui consistent à écrire dans les deux sens sur la même page, afin d'en doubler le contenu, et qui imposent un vrai labeur à nos correspondants.

Les odeurs de musc ou autres, que quelques personnes se plaisent à donner à leur papier, sont détestables et répugnent généralement. Aussi s'empresse-t-on de jeter au panier pareille correspondance, pour ne point en communiquer l'odeur à ses mains et à d'autres papiers.

Un papier un peu fort, avec enveloppe assortie à son format, telle est la forme extérieure la plus convenable.

L'X.

Ai-vo z'ào z'u bu de l'absinthe?... L'est onco cein qu'est 'na rude bourtiâ! Et pi clliào qu'ein bâivont preteindont que lo font po sè bailli dè l'appétit, que l'est bin la pe granta dzanlhie que jamé on aussè de dein lo mondo du que y'a dâi dentistes; kâ s'on sé fourrè dein l'estoma l'affèrè de 'na casse d'édhie troblia, coumeint diablie volliâi-vo que lo pètro ne sâi pas dza à mâiti pliein quand on medzè la soupa, et na pas bailli l'appétit, cein vo garnè la panse et cein vo z'eingonmè.

Mâ, que volliâi-vo! po ousâ allâ pè lo cabaret dévant midzo, faut on estiusa, et coumeint po sè bin portâ faut bin medzi, et que po bin medzi faut avâi dè l'appétit, clliào z'amateu dè cll'espèce dè couète font encrairè à l'ão fennès que c'est por leu on remido, et que se n'ein bévessont pas 'na gottetta dévant dinâ, porriont rein medzi, et sariont bintout pè lè pattès dâo mâidzo. Les sorciers lè savont totès.

Bàirè on verro d'absinthe, ne dio pas que y'aussè onco grand mau; mâ clliào que lài vont sè conteintont pas dè cein. Quand volliont redroblâ, démandont on *x* que l'est soi-disant onna pe petita rachon, mâ qu'est tota asse crouïè què lautra, po cein que ne mettont pas atant d'édhie. Ora, porqu'è lài dionte on *x*? Diabe lo mot y'ein sé, à mein que cè sâi po poâi sacrameità à l'ão fennès que n'ont bu qu'on verro d'absinthe, et portant cein soulè atant què lo chenapse.

On lulu qu'avâi à cein que parait eimbéguinâ sa fenna ein lài espliqueint lè z'absinthès et lè z'*x*, bévessâi tant dè cllia coffiâ, que quand retornâvè à l'hotò l'étâi tot étourlo et que brelantsivè. Sa fenna, que cè commerce eimbétâvè, et que se n'homme ne volliâvè pas accutâ, s'ein va on dzo furieusa tsi lo

carbatier et lài baillâ on savon que n'étâi pas pequâ dâi vai.

— Se vo z'âi lo malheu dè lài rebailli dè cllia peste d'absinthe, se le lài fe, vo trovéri prâo, kâ l'est 'na vergogne dè mettrè lè dzeins dein on têt état. Bailli-lâi dâi z'*x* tant que l'ein voudra; mâ po dâi z'absinthès lo vo défeindo, sein quiet: *gâ!*

Rapport d'un commandant de pompiers au préfet, au sujet d'un incendie :

Commune de Tupemaley le... Mai...

Mociu le Préfait !

« Hier, la nuit aitant venue comme l'abitude vers le soir, j'ont été me couché et me reposer dans le sein du someil, quan je fut réveillé en cerceau par dé cri qui criait ô feu. Devinan tout de suite qui s'agissè d'un incendie qui brûlai, je me cuis levez et j'ai apersu une lueur incandécente du côté de la brasserie Pignoufmann. Ossitôt j'ai fait battre le rapel par les clai rond de la commune et je me cuis réuni avec mes ommes pour ce marché à la rencontre du cinistre.

Arrivé sur les lieu j'ai senti le besoin de ferre dans un ceing la pelle de chacun et j'ai vu que nous étions tousse complet. Malheureusement, dans la précipitation de la rapidité nous avion oublier nos pompes et nous ont été obligé de prendre de l'ò avec des sots sur le conseille de M. le mair qui était dans la mare qui senté mauvaix, ce qui m'a rendu malade et quand y ni a plus eu rien à brulé, le feu a été étain. Alors j'ai allocutionné mes ommes en les remercian pour le courage qu'ils ont montré en cett circonstance, car cen eux les femmes qui occupe la maison serez aujourd'hui des truites. Nous ont cependant à déploré la mort d'un cochon à François qui a été écrasé sans qu'il ait pu dire comment. Je certifie l'equesaquetitude de ce rapport en foie de quoi je cygne.

BEAUDROCHAT Commenden
de Pont Pieds.

LE NAUFRAGE DU WATERLOO

V

— Allons, l'ancien, du courage! Est-ce que dans notre métier on est habitué à mourir dans son lit? Pierre a eu une belle mort, après tout. Vous-même, n'avez-vous pas cent fois failli périr comme lui : sans votre blessure, vous seriez à l'heure qu'il est à bord de quelque trois-mâts qui aurait confié à votre expérience de bon pilote le salut de son équipage et de sa cargaison, ou bien, l'œil appliqué à votre longue-vue, vous fouilleriez la mer, à la recherche de quelque petit voilier en détresse, car il vente fort encore aujourd'hui, la mer moutonne. Regardez donc votre poitrine, l'ancien, vous avez la croix et huit médailles de sauvetage : n'êtes-vous pas le brave des braves, notre maître à tous? Le Havre le sait : quand on a dit Jean Mardrec, on a tout dit.

— Oui, mais je n'ai plus mon petit Pierre. Sa pauvre femme, tous ces petits gars, qu'est-ce qu'ils vont devenir... je suis trop vieux, trop impotent...

— N'ayez pas là-dessus d'inquiétude, l'ancien; ce monsieur qui est là, c'est celui que nous avons sauvé, vous savez bien qu'il a donné quarante mille francs.

— Ah ! oui, je les ai sur moi, je n'y pensais plus ; les voilà, tiens ! Belle somme tout de même.

— Il est très riche, il va se charger des enfants et pensionner la mère : c'est ce qu'il vient lui annoncer.

Le vieux pilote, perclus et blessé, était un peu sourd, mais il avait gardé son excellente vue de matelot : s'il n'avait pas entendu les paroles de sir Plough, il avait vu l'homme et l'avait même toisé à son entrée avec une antipathie peu dissimulée.

— Est-ce que ce serait encore un Anglais ?

— Mais non, mais non, l'ancien ; vous voyez des anglais partout.

— C'est que je ne les aime pas, tu le sais ; c'est un Anglais qui a tué mon père à Waterloo.

— En tout cas, l'ami, ce ne serait pas celui-ci.

— Cela ne fait rien, je ne peux pas les voir en face, ces gens-là : ils sont fiers, humiliants, ne faisant rien pour rien, ne se gênant jamais, ne riant pas ; je n'aime point les gens qui ne rient jamais. Ces Anglais se croient les premiers marins du monde, on dirait que la mer est à eux.

Sir Plough, tout entier à son récit, n'avait rien entendu des réflexions du vieux pilote.

— Maintenant, dit-il, lorsqu'il eut terminé, voulez-vous, madame, me présenter au père de votre mari, afin que je lui serre la main.

La veuve le présenta. Sir Plough dit quelques mots bienveillants et déposa près du vieillard, sur la tablette de la fenêtre, une superbe pipe et un énorme paquet de tabac frais. Jean Lemardoïc sourit, remercia et fit asseoir sir Plough.

— Ainsi, c'est vous que mon pauvre gars à sauvé ?

— Oui, monsieur, c'est surtout mon fils qu'il a arraché à la mort.

Et il désigna le grand jeune homme aux yeux bleus, qui salua respectueusement.

— Pierre a bien fait, mais cela lui coûte un peu cher, pas vrai ?

— Hélas !... pauvre et brave garçon !

Il se fit un silence d'un instant, tous les yeux se mouillaient.

— A propos, j'ai pas mal piloté de bâtiments en ma vie, je connais peut-être le vôtre.

— Oh ! non, il n'avait pas quinze jours de construction.

— Ah !... et il s'appelait ..

Inconsciemment l'Anglais allait nommer le *Waterloo*, mais François le pinça fortement au bras avec un clignement d'yeux, et lui dit assez bas pour ne pas être entendu par le pilote :

— Ne dites pas le mot *Waterloo*, son père est mort justement à Waterloo.

L'Anglais réfléchit. Le vieillard, croyant n'avoir pas entendu, reprit :

— ... Vous dites ?

— *La Reconnaissance*.

— Joli nom !... mais pas fameux pour un bâtiment.

— Mais rudement joli pour des naufragés, dit maître François en souriant ; c'est à croire que vous vous attendiez à sombrer.

— Vous êtes tout de même un bien généreux homme, reprit le pilote, quarante mille francs... je n'ai jamais tenu un pareil paquet. Tenez, les voici, c'est moi qui suis la commodité à la mère... Je m'en vais étrenner votre pipe.

Ce disant, le vieillard fit sauter la bande du paquet de tabac, flaira et s'écria : « Fameux ! » Il bourra lentement sa pipe ; et lorsqu'elle fut pleine, sir Plough fit craquer une allumette et offrit du feu au vieillard. Celui-ci tira de bonnes bouffées, puis soudain, comme frappé par une idée vive, il s'écria :

— Vous n'êtes pas Anglais, au moins ?

— Suédois, Suédois, ces messieurs sont Suédois, dit vivement maître François.

S'entendant qualifier d'une nationalité autre que la sienne, le fils de sir Plough ne put se contenir ; il cria à tue-tête et fièrement :

— Anglais, Anglais, nous sommes Anglais. Pourquoi donc le cacher, mon père ?

Le patriotisme du jeune homme venait de tout gâter. Le mot d'Anglais venait de stupéfier le vieillard qui, d'un geste violent, avait jeté dans l'âtre le tabac et la pipe. Si reconnaissant qu'il fût, sir Plough ne pouvait renier sa nationalité, n'ayant rien surtout à se reprocher. Il n'essaya pas de calmer la mauvaise humeur du vieux matelot, il salua tout le monde et se retira en entraînant son fils, qu'il admonesta avec douceur. (A suivre.)

Boutades.

Madame a pris comme bonne à tout faire une robuste campagnarde, qui a conservé toute sa saveur originelle. Au bout de six mois, Madame lui de manda :

— Jeannette, je ne me suis jamais aperçue que vous alliez prendre un bain.

— Un bain, moi ? répond avec étonnement la grosse fille ; Madame n'a qu'à me regarder pour voir si j'ai besoin de me droguer.

En police correctionnelle :

— Comment, à votre âge, au début de la vie, vous avez pu ?

Le prévenu (fondant en larmes). — Si vous saviez, mon juge !... Pas de travail, pas d'emploi !... toujours comme l'oiseau sur la branche !

Le juge. — Ne cherchez pas à tromper le tribunal : Quand un oiseau est sur une branche, il ne vole pas !

Nous attirons l'attention sur l'intéressante représentation que la *Section fédérale de gymnastique* donnera demain, à 3 heures, sur la place de Beaulieu, avec le concours de l'*Union instrumentale*. Le programme, très varié, comprend des exercices divers, courses, lutte suisse, pyramide, etc., qui alterneront avec les morceaux de musique ; quelques-uns même seront exécutés avec accompagnement de celle-ci. La gaité et l'entrain ne peuvent manquer de présider à cette charmante fête, que nous désirons voir favorisée par le beau temps.

Ce soir, dans la *salle des concerts du Casino-Théâtre*, aura lieu un **concert vocal et instrumental**, sous la direction de M. ARTURO MORINI, avec le concours de plusieurs artistes de mérite, entr'autres **Mad. Ferni**, célèbre concertiste de violon. Les personnes qui ont assisté au concert de mardi en font beaucoup d'éloges. Nous ne saurions donc trop engager tous nos amateurs de musique à ne pas laisser échapper une aussi bonne occasion.

AVIS. — *Nous rappelons que toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée d'un timbre-poste de 20 centimes.*

IMPRIMERIE HOWARD GUILLOU & C^{ie}.